

ROSINE ET ROBERT LEFORT

Le Réel, le Symbolique, l'Imaginaire dans la dialectique de l'Autre et de l'Objet au cours de la cure analytique

C'est tout l'abord lacanien de la psychanalyse qui se trouve fondé dans ces cinq concepts, d'une part des trois registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, d'autre part de l'instance fondamentale du grand Autre comme lieu de la parole, enfin de l'objet qui, pour Lacan après Freud, n'est pas l'objet de la satisfaction mais l'objet en tant que perdu, l'objet (a) de Lacan en tant que chu, objet du manque - autrement dit le rapport à l'objet est un rapport au manque d'objet.

Ces cinq concepts sont centrés par un sixième qui est celui du signifiant, c'est-à-dire le matériau brut de la parole, dans le champ de laquelle le sujet advient en tant que «parlêtre».

Ce signifiant a une logique propre et une combinatoire qui conditionne le statut du sujet en tant que sujet de l'Inconscient. Cet apport de Lacan à la théorie analytique est dans le droit fil de la découverte freudienne qui prend toute son ampleur dès le départ avec *La science des Rêves*. Freud, en effet, y décrit les phénomènes de condensation et de déplacement avant même que la linguistique moderne reconnaisse leurs correspondants dans la métaphore et la métonymie qui sont les tropes fondamentaux de la logique du signifiant : comme substitution d'un signifiant à un autre signifiant pour la métaphore et l'isolation d'un signifiant pour désigner un ensemble, une partie pour le tout pour la métonymie.

Nous n'irons pas plus loin dans ces prémisses avant de passer à l'exposé de deux fragments cliniques pour illustrer les concepts qui précèdent. Il s'agit de deux fragments d'analyse d'enfants, petits : Nadia - dont vous devez connaître le cas puisqu'il est paru dans *La Naissance de l'Autre* (1) - qui a treize mois, atteinte d'un syndrome catatonique dû à l'hospitalisme avec un gros retard psychomoteur, et Robert, l'Enfant au Loup, 4

ans, qui réalise le tableau d'une psychose paranoïaque au point que la comparaison structurale avec le Président Schreber s'est avérée tout à fait féconde dans l'éclairage mutuel des deux cas. C'est ce que nous avons fait dans un livre qui est paru récemment au Seuil, *Les Structures de la Psychose. L'enfant au loup et le Président* (2)

Comme pour Nadia, il y a dans ce livre, l'intégralité des séances de Robert avec le commentaire. Nous avons choisi d'abord pour Nadia les séances du 5 et du 10 décembre comme étant démonstratives de la nature signifiante du sujet.

Lorsque je l'emmène en séance le 5 décembre, elle est très souriante et pose même ses bras sur mes épaules. Elle a déjà à cette époque retrouvé vie, après deux mois de traitement. Elle jargonne et fait un jeu de va-et-vient avec une chaise, pour aboutir au biberon qu'elle saisit et rapproche de ma main. Elle le boit cette fois très détendue, contrairement aux premières fois où elle ne le buvait que très tendue, sans le regarder ni me regarder. Lorsqu'il est vide, elle le regarde longuement, puis devient agressive avec moi, me tape sur la cuisse, la figure crispée et les yeux hostiles, puis me frappe une fois la bouche. Son agressivité tombe. Elle me regarde, pose ses deux mains crispées sur ma poitrine et jargonne «mamamama» pour la première fois. En riant, elle veut que je l'assoie sur mon bras comme on porte un bébé. Je le fais ; elle sourit joyeuse, en jargonnant «ma-ma-ma», me caresse la figure, me regarde apaisée, pose ses bras autour de mon cou et appuie fortement sa tête contre ma joue.

Elle termine la scène en prenant le biscuit, le presse contre ma bouche puis contre la sienne, mais ne peut pas se décider à le manger. Alors, elle regarde le biberon vide en faisant des bruits et des mimiques de succion. Si j'ai introduit le biberon en séance depuis le 13 novembre, c'est que Nadia l'avait réclamé elle-même, hors séance, lors du petit déjeuner la veille. Ce n'était certes pas, dans mon esprit, pour lui fournir un objet de consommation et de satisfaction. Il y a deux aspects de ce biberon. D'une part, la dimension d'objet de satisfaction du besoin, pour la subsistance : c'est la fonction de remplissage que Nadia connaît chaque jour, qui fait partie de l'ordre institutionnel dans lequel elle a vécu depuis sa naissance et qui a provoqué son état d'hospitalisme. D'autre part, le biberon est surtout l'objet de la demande de Nadia. C'est proprement cette demande qu'elle interroge et qui est en cause dans son analyse et dans le transfert, puisque c'est là que peut jouer ce qui est en effet le moteur du transfert : irréductible répétition de cette demande. C'est bien ce deuxième aspect, celui de la demande signifiante du biberon, qui devient pour Nadia une ouverture ; car que pourrait-on dire de l'autre dimension, celle du Réel, sinon qu'elle n'a connu que ça sous la forme du biberon imposé, à des heures strictes, sans contact vrai avec l'infirmière : autrement dit, ce

biberon était objet de pure satisfaction du besoin et, en l'absence de paroles - la parole étant évidemment à cet âge parole de l'Autre primordial maternel - n'entrait pas dans le champ de la demande. C'est bien cette demande que Nadia a introduite dans son analyse, et elle donne elle-même la clé du pourquoi elle a pu le faire : c'est qu'elle m'a posé à une place différente de l'infirmière-nourrice en me nommant «mama». Le biberon du besoin était un objet réel; le biberon de la demande qui s'inscrit dans sa relation à moi, est un objet symbolique dont le prolongement exige forcément une présence qui entende cette demande c'est ça le grand Autre comme lieu de la parole.

Ce grand Autre en tant que lieu où Nadia adresse sa demande est supposé par elle porteur de l'objet et elle le montre bien quand - même après avoir bu le biberon et avoir montré qu'elle en était satisfaite - elle se retourne contre moi agressivement comme pour me dire que cet objet, ça n'est pas ça, et la scène culmine quand elle crispe ses mains sur ma poitrine : «ça», c'est seulement l'objet dont je suis vraiment porteuse. Elle ne peut évidemment prendre cet objet, et c'est à ce moment que se fait la mutation de l'objet réel de l'Autre dans son signifiant «mama» qui jaillit et qui résout la tension de Nadia dans la scène de tendresse qui suit.

Alors, elle ne s'occupe plus de l'objet du corps de l'Autre qui vient de choir dans le dessous, au point même qu'elle ne remettra pas ses mains sur ma poitrine. C'est ça l'objet (a) de Lacan, objet réel qui choisit dans le dessous, c'est-à-dire qu'il n'est pas possible de le prendre, de l'avoir et que, de sa place cachée, il cause le désir, mais qu'il n'est pas l'objet vers lequel tend le désir.

L'objet du désir, on le verra, ce n'est pas du Réel, c'est un signifiant : le phallus. Mais, dira-t-on, et l'enfant qui prend le sein? Eh bien, il fait le même trajet que Nadia qui a bu le biberon, c'est-à-dire l'objet réel, et qui a montré que ce n'était pas ça. Ça passe par la parole de la mère qui nourrit l'enfant. Le «mama» de Nadia qui la fait passer dans le champ de la parole, lui permet de renoncer à l'objet, le signifiant en prenant la place, mais aussi bien de gagner l'amour de l'Autre, l'amour qui est de structure métaphorique, c'est-à-dire signifiante.

D'ailleurs, quelques jours plus tard, le 10 décembre, Nadia dans une scène capitale, va montrer par la dialectique de son rapport à l'objet, comme tout sujet, pour être aimé, se fait objet du désir de l'Autre par la voie du signifiant. Lorsque j'arrive le 10 décembre, je trouve Nadia assise dans son lit, complètement fascinée par le spectacle d'une infirmière faisant sauter une autre enfant sur ses genoux. Cette fascination est accompagnée de bruyants mouvements de succion. Je m'assieds derrière elle et l'appelle plusieurs fois par son nom avant qu'elle ne se retourne. Elle

sourit brièvement, mais quand je lui tends les bras, elle se rejette violemment en arrière, les bras en l'air et les poings très fermés. Elle est si angoissée que je ne peux l'emmener en séance. Je reste cependant un certain temps près d'elle. Elle me fait jouer avec ses pieds et rit un peu ; mais l'angoisse reprend aussitôt le dessus. Elle essaie deux fois de s'asseoir, mais y renonce comme si elle avait, en s'asseyant, peur d'être trop proche de moi. Elle tripote ma bague et, à un moment, me frappe la main avec une figure crispée, en jargonnant «ma-ma-ma» une fois; elle a, de temps à autre, une mimique de succion. Je la quitte. Quand je suis à la porte de sa chambre, elle s'assoit et tourne vers moi un visage figé, avec un regard tendu. Cette scène, d'une intensité exceptionnelle, est la réalisation logique et hallucinatoire du désir primordial de Nadia qui inclut l'Autre et l'objet.

Si, en effet, Nadia a montré que l'Autre est porteur de l'objet du désir, qui serait séparable, elle reste beaucoup plus, dans l'ensemble, accrochée à l'image primordiale de l'Autre, incluant l'objet. Elle est fascinée par cet Autre et «le regard fasciné, c'est le sujet lui-même» (J. Lacan). L'Autre n'a plus pour Nadia, dans cette fascination, aucun «être» ailleurs que sur son oeil. Dans cette forme première de l'Autre, il n'est pas encore question d'une perte : le sujet produit son propre objet sur son oeil, sans plus besoin d'un Autre réel; cet Autre réel serait en effet séparé et c'est ce que Nadia a refusé agressivement. Dans l'image qui la fascine, je suis réellement absente, mais imaginativement incluse. Les mouvements de succion pendant la scène sont là pour dire la réussite de Nadia quant à la réalisation hallucinatoire et qui ne peut être qu'hallucinatoire selon Freud lui-même - de son désir primordial. Ils participent à un autre niveau pulsionnel de satisfaction que la fascination, sans qu'il soit pour autant besoin d'impliquer plus précisément la présence d'un objet.

Quand je l'appelle plusieurs fois par son nom «Nadia», elle ne peut évidemment renoncer tout de suite à ce qui la fascine, mais elle se retourne enfin et me sourit brièvement, c'est-à-dire qu'elle me reconnaît. Si bref soit-il, ce sourire est le signe de la brèche que mon appel a faite :

Nadia est sensible à une présence introduite par le signifiant de mon appel. Quand elle m'adresse ce sourire, Nadia donne aussi la preuve qu'elle n'est pas psychotique.

De l'Autre accolé à elle dans la scène de fascination à l'Autre réel séparé de une nomination, Nadia passe en un instant de l'aliénation imaginaire à la séparation où mon appel prend le poids d'une demande, la mienne, à laquelle elle devrait répondre réellement. C'est à ce retournement que Nadia va faire face dans son rapport à l'Autre, aussi bien à la fin de la séance que par la suite, dans son analyse.

Elle essaie d'abord de me tendre un bout de son corps, dans une démarche métonymique. Si elle rit un peu, c'est qu'il y a là une défense réussie contre l'angoisse par le refus de venir dans mes bras de peur d'être trop proche de moi, c'est-à-dire sur le chemin de rue combler. A la fin, elle opère un retournement : elle passe de son corps au mien ; elle tripote une bague, c'est-à-dire un objet plaqué sur mon corps et séparable. Elle s'est ainsi servie de l'objet métonymique sur son corps et sur le mien, et elle termine la séance sur le signifiant ?ma-ma-ma?, comme en écho à une nomination du début. Du danger du Réel des corps, elle est passée à la voie signifiante, à la connexion signifiante, c'est-à-dire la métonymie.

Ma nomination a eu la valeur «d'intimation que fait l'Autre par son discours au sujet», selon la formule de Lacan, et d'une interdiction qui entraîne pour Nadia une perte qui détruit la certitude de l'image ; comme Si je lui disais que l'Autre n'est pas là où elle veut le voir, dans le Réel sur son oeil, mais là d'où je parle ; et par là, je lui dis mon désir, en tant qu'analyste. Je ne suis pas pour autant l'agent de la perte. L'agent, c'est le signifiant de son nom, par une voix ; et je ne suis que le témoin de la perte, à ruer place d'analyste. Par le signifiant «Nadia», je m'adresse à elle en tant que sujet, et je la reconnais comme telle au niveau du signifiant qui la représente. Je fais disparaître l'image et fais qu'elle la refoule.

C'est à ce moment que l'image est promue au rang de signifiant. Mais cette image, comme le dit Freud à propos du matériel du rêve, n'était-elle pas déjà du signifiant «Ou bien était-ce quelque chose d'avant toute signifiante, et qui ne le devient, signifiant, qu'une fois refoulé, c'est-à-dire un Réel qui subit la mutation en signifiant par le refoulement». Le rapprochement peut se faire d'un tel signifiant, avec ceux que Freud dit supporter la béance ombilicale du rêve : ce sont des signifiants non-liés, inaccessibles au processus secondaire et «au-delà du principe de plaisir». Cet au-delà est articulable à la notion même de refoulement originaire «Les traces runésiques refoulées des expériences vécues des temps originaires ne sont pas présentes dans le sujet à l'état lié et, en fait, dans une certaine mesure, inaptés au processus secondaire. C'est aussi à cette absence de liaison qu'elles doivent leur capacité de former un fantasme de désir» écrit Freud.

La dimension réelle de la voix fonde la signifiante en fonction du refoulement d'un signifiant primordial originaire qui inaugure l'inconscient et fait participer ce dernier à la fois de la signifiante par tous les refoulements ultérieurs et de la dimension du Réel de l'Autre dans son corps.

Mon appel a donc par ma voix, porteuse du signifiant et de mon désir, introduit le Symbolique de la castration que Nadia évitait par son hallucination de l'objet, à laquelle elle doit renoncer.

C'est là que Lacan a articulé ce passage structural, fondant le sujet de l'inconscient, passage du Réel de l'objet qui choisit au signifiant de l'Autre primordial maternel. Ce signifiant n'est pas identique à cet Autre, qui ne le contient pas. Il témoigne de son désir pour un tiers terme, tiers terme que Lacan a épinglé du signifiant du Nom-du-Père. C'est par sa parole que la mère témoigne qu'elle n'est «pas-toute» et qu'elle est elle-même soumise à la castration qui fonde son désir. «Pas-toute» veut dire qu'elle n'inclut pas l'objet, qu'il en est séparable, qu'il choisit dans le dessous et que le signifiant du Nom-du-Père en témoigne. C'est ce que Lacan a écrit en mettant une barre sur le grand Autre (A) ou en écrivant le mathème $S(A)$ où le S est le signifiant qui manque à la mère et qui témoigne de son désir pour le père, non pas pour le Père réel, mais le Père en tant que signifiant, celui du Nom-du-Père. C'est là, nous le verrons, une telle articulation qui ne se fait pas dans la psychose, ce que Lacan a appelé du nom freudien de Verwerfung du Nom-du-Père.

Ce signifiant de Nadia «marna» a une autre implication qui n'apparaît pas immédiatement. Il eût suffi en effet que j'entende ce «marna» avec la signification de substitut maternel pour rater le tranchant du signifiant et réduire l'analyse au maternage, renvoyant Nadia à son image totalisante, voire à la psychose. Autrement dit, au-delà de la signification du «marna», il y a une fonction signifiante irréductible.

On ne peut s'empêcher de penser à la fonction du signifiant «triméthylamine» qui dénoue la culpabilité de Freud dans le rêve de l'injection faite à Irma, après qu'il eût vu l'image insoutenable de cette gorge infectée. Le bébé qu'était Nadia n'avait pas d'autre signifiant à sa disposition que «marna» qui aurait pu faire leurre si je l'avais entendu au pied de la lettre.

C'aurait pu tout aussi bien être le signifiant «papa», celui que tous les enfants du monde disent en premier, et devant qui ? Devant leur mère. Comme Nadia, mais eux ils le disent en clair, ils disent que leur appel s'adresse au-delà de la mère, au-delà de son corps réel, dont le signifiant en question les délivre, comme le «marna» a inauguré la délivrance de Nadia.

Au-delà de la délivrance qui passe par le signifiant, s'instaure dans l'insatisfaction, le désir, à partir de ce qui a chu pour Nadia, le 10 décembre, et qui restera toujours refoulé : l'image de la femme et de l'enfant, A + a. En même temps, je deviens le grand A pour elle, porteur des objets «a», qu'elle ne peut prendre, d'où ses poings fermés. Mon intervention dans la scène a eu un effet de séparation de A et de «a».

Faisons un pas de plus dans la théorie de Lacan, celle des mathèmes, avec les deux signifiants «Nadia» et «marna», qui forment la paire primordiale de signifiants du sujet S1-S2, S1 comme signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant S2, celui du savoir de l'Autre. On peut reconnaître là que Nadia y inaugure son rapport de sujet dans la cure et réalise la concision de la formule lacanienne «un sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant».

Le travail de l'analyse n'est pas clos pour autant et Nadia comme tout analysant, poursuit son *Durcharbeit*. Un moment particulièrement démonstratif de ce travail se situe le 16 janvier, lors de la première rencontre de Nadia avec son image dans le miroir. Il faut souligner que c'est elle qui a réclamé son image spéculaire à la fin de la séance.

Mais reprenons la séquence de cette séance qui implique, on va le voir, les trois registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, séance essentielle mais douloureuse où Nadia fut souvent en pleurs. Elle hésite tout au cours de la séance entre la manipulation d'objets quelconques et se faire avec son propre corps mon objet, aussi bien que de faire de moi son objet qu'elle voudrait incorporer. Par exemple, elle ramasse un soldat de plomb, en suce le fusil en regardant le biberon, le posant près de celui-ci qu'elle n'ose pas toucher. Je lui dis qu'elle le suce à la place du biberon alors, elle l'abandonne, fait des bruits de succion, puis le lance violemment loin d'elle et se met à sucer un marin en caoutchouc. Elle le laisse pour venir dans mes bras, debout contre moi, se tenant à mes épaules. C'est la seule fois de la séance où elle me regarde tendrement. Ensuite, elle me mord le menton très près de la bouche, sans agressivité et avec un mouvement de succion faiblement esquissé.

Puis assise dans mes bras, elle me retire mes lunettes, les jette et elle part ramasser le marin qu'elle suce énergiquement. Elle ne le lâchera plus. Le marin à la main, elle revient vers moi et s'allonge sur le plancher à mes pieds, riant, jouant avec ses pieds, tournant sur elle-même, heureuse. La scène dure cinq minutes. Nadia essaie de se relever, mais elle ne le fait pas et c'est pour que je la ramasse. Elle a un visage crispé.

Quand je la ramène dans sa chambre, tenant toujours le marin, elle s'aperçoit dans un miroir alors qu'elle est dans mes bras. C'était une grande glace au-dessus d'une table sur laquelle on la changeait ; elle la connaissait donc. Quand elle s'y voit, ce jour-là, elle veut que je la mette debout sur la table devant le miroir. Elle se regarde avec un visage crispé, presque angoissé et finit par détourner violemment la tête.

Je la laisse ensuite dans sa chambre, tenant toujours son marin. Quelques instants plus tard, j'entends des pleurs et je trouve Nadia en

larmes, sans le marin. Elle s'agrippe à mon tablier. Elle se calme dans mes bras, mais sans que je lui rende le marin. Je la remets dans son lit.

Elle se plaque en arrière sur son matelas et se met à pleurer silencieusement, douloureusement, quand je referme la porte, comme je ne l'avais jamais vue faire auparavant.

Dans cette séance, Nadia nous montre schématiquement la dialectique de l'objet. Dans un premier temps, en effet, elle tente de s'approcher de l'objet primordial oral qu'est le biberon, mais elle tombe sur l'impossible de cet objet (a), équivalent du sein impossible à prendre et à avoir ; alors à sa place, elle suce le fusil du marin. Dans le deuxième temps, elle tente de réaliser l'image fascinante du 10 décembre, c'est-à-dire de faire passer dans le Réel, entre elle et moi, l'image de l'enfant sur les genoux de l'infirmière, donc une image de complétude de l'enfant et de l'Autre. C'est ce qu'elle fait lorsqu'elle se fait choir à mes pieds pour que je la ramasse ; mais, ce faisant, elle tombe sur la situation - au-delà de l'interrogation imaginaire de mon désir pour elle - sur la situation de Réel de prendre dans son être de corps, non sans angoisse et horreur, la place de l'objet (a) de l'Autre. C'est pour cela qu'elle tente aussitôt après de tempérer ce Réel par l'Imaginaire qu'elle va chercher dans son image au miroir.

Le conflit structural qu'elle illustre si parfaitement entre le Réel et l'Imaginaire, ne se laisse pas aussi facilement maîtriser. En effet, dans le miroir, la perte réapparaît à deux niveaux celui de l'Autre puisqu'elle ne voit pas mon image, et le sien propre, puisqu'elle ne voit pas l'image du marin en caoutchouc qu'elle a emporté pour aller devant le miroir. L'objet manque aussi bien pour moi à qui elle se soustrait pour tenter de se complaire dans son image spéculaire, que pour elle puisque cette image n'inclut pas celle de son objet, le marin. Un peu plus tard, lorsque je vais la voir parce qu'elle pleure, je constate qu'un autre enfant lui a pris son marin. Je ne le lui rends pas. Je peux dire maintenant que j'ai fait là un acte analytique majeur qui atteint à la dimension symbolique du manque d'objet et de la castration, dont Freud a toujours souligné l'aspect fondateur du sujet. C'est cet objet perdu qui manque dans la psychose. Fondateur, il l'est, à n'en juger que par la transformation éclatante, aux yeux de tous, le lendemain matin : Nadia a perdu son aspect de petite vieille et elle a enfin le visage vivant d'un enfant de son âge.

Un fragment de l'analyse de Robert, «L'enfant au Loup», va nous apporter maintenant la confirmation de la structure qu'a démontrée Nadia quand les failles spécifiques de la structure psychotique atteignent aussi bien les registres absence de Symbolique, désastre de l'Imaginaire, prévalence du Réel - que le statut de l'Autre, qui y advient absolu, et où

l'objet, loin d'être perdu et de manquer, est inclus en trop dans le sujet qui cherche à s'en débarrasser, voir à le restituer à l'Autre. Posons tout de suite que si le névrosé, dans la structure normale, cherche à tout prix, avec ses symptômes, à se défendre contre la perte de la castration, le psychotique - on va le voir avec Robert - n'a de cesse de rétablir une perte, un manque d'objet.

C'est dans les trois premières séances que Robert m'a montré ce rapport déviant, typique, à l'objet. Dès qu'il voit le biberon en effet, il est étonné et montre un embarras extrême devant ce biberon, tout en ne pouvant s'en détourner. D'emblée il souffle dessus. Si je n'ai pas compris d'abord le sens de ce «souffler» qu'il va répéter, je peux dire maintenant que c'est le rejet du biberon avec la bouche que ce «souffler» exprime. Il est en rapport avec les efforts certains que Robert a dû faire pour repousser avec sa langue le biberon qu'on lui a maintenu de force dans la bouche le jour d'une antrotomie, intervention chirurgicale qu'il a subie à l'âge de six mois. J'ai pu en reconstituer l'histoire et tout l'impact dans la suite de l'analyse, par le matériel que Robert a apporté, puisque pour cet enfant sans parents, ayant toujours vécu dans de nombreux hôpitaux, je n'avais pratiquement pas d'anamnèse, à part la notion de paranoïa de sa mère qui l'avait affamé au point de mettre sa vie en danger.

Nous avons pu faire de cette intervention chirurgicale le facteur déclenchant de sa psychose, sur le fond préexistant que sa mère l'avait privé réellement de l'objet oral, le biberon qui, lors de l'intervention - pratiquée à l'époque sans anesthésie - lui fut imposé de force pour empêcher ses cris. Nous allons voir que c'est ce que Robert va exprimer d'emblée dans son analyse au cours des trois premières séances et qui va culminer à la fin de la troisième.

Au cours de cette séance, comme lors des deux premières, le biberon a été tout de suite pour Robert l'objet central, et après avoir soufflé dessus, on l'a vu, il a fini par isoler le biberon sur la petite table de séance, en écartant tous les autres objets. Il a très peur qu'il tombe et, très inquiet, il faut qu'il me le montre bien droit sur la table. Il n'arrive à le prendre dans ses mains qu'après avoir éteint la lumière et, dans la semi-obscurité, avoir entassé sur moi tous les autres objets. Alors je lui dis qu'il ne veut pas voir qu'il a pris le biberon parce qu'il en a à la fois très envie et très peur; ce qui a pour résultat qu'il repose le biberon et s'enfuit en criant ? «au revoir» !

Deux heures plus tard, debout sur son lit, tout nu, devant les petites filles de sa chambre complètement effrayées, il tente de se couper le pénis avec des ciseaux, en celluloid heureusement.

Le biberon qu'il voulait prendre, il fait là la preuve que ce n'était pas un objet oral, le sein-biberon, mais l'équivalent de son pénis dont il tente de se mutiler pour le restituer à l'Autre - comme tous les objets de séance qu'il entassait sur moi en échange de ce biberon, mais vainement. Cette équivalence sein-pénis, il l'a d'ailleurs montrée au cours de ces trois séances : en effet, quand le biberon tombait, Robert apeuré, mettait la main sur son sexe, sautait en l'air et retombait accroupi comme une fille.

Deux questions se posent: pourquoi cette équivalence du biberon au sein-pénis «et pourquoi l'impossibilité, pour Robert, de le prendre si peu que ce soit sans avoir à le restituer à l'Autre».

Pour y répondre, nous sommes ramenés à la scène de l'antrotomie comme cause déclenchante de la psychose. C'était la première fois qu'il était séparé de sa mère et, en son absence, on lui imposait réellement et dans la douleur ce biberon, contrairement à celle-ci qui l'en privait et qui était donc censée vouloir le garder pour elle. Une telle transgression dans le Réel ne pouvait faire signe pour Robert que du meurtre accompli de sa mère puisqu'absente. Il fallait qu'il renonce à cet objet pour éviter le pire et c'est ce qu'il fit dans les jours suivants où il refusa toute nourriture au point qu'on dut le nourrir par sonde.

Quant à l'équivalence de ce biberon et du pénis, c'est la quantité d'excitation douloureuse, sans décharge motrice possible, qui peut en rendre compte : Freud écrit dans l'Entwurf que de telles quantités d'excitation ont toujours dans leur décharge une participation sexuelle.

La dialectique de l'objet pour Robert, contrairement à Nadia, est tout entière dans le Réel, sans recours au signifiant qui fait mutation de ce Réel et instaure la dialectique du manque d'objet, comme on l'a vu avec le «marna» de Nadia et la symbolisation intersubjective qui s'en est suivie. Chez Robert, le Réel fait effet inévitable et logique d'exclusion réciproque : sa mère lui a refusé l'objet, il n'a plus qu'à mourir ou bien s'il prend l'objet, c'est l'Autre qui meurt.

L'Autre est donc bien porteur de l'objet, mais le lui prendre est impossible, il appartient à l'Autre absolu, non décompleté pour qu'il existe. Toute envie de prendre cet objet pour Robert se retourne contre lui et il doit renoncer à toute possession : tout est dû à l'Autre, y compris et surtout les produits du corps, ceux justement qui lors de l'éducation de la propreté, font l'objet normalement d'une demande de l'Autre. De là la prédominance de la dialectique anale dans la psychose, mais aussi les plus grandes difficultés, voire les terreurs, qui sont liées au désir oral, ce que montre aussi bien le Président Schreber.

Avec un tel objet réel, typique de la psychose, on comprend que Robert ne peut atteindre à ce qui fait le manque avec sa connotation symbolique de par la dialectique signifiante.

Normalement c'est elle qui mène le sujet, après la chute de l'objet (a), à la dialectique phallique, que Lacan écrit (-p) qui n'est pas réel mais signifiant, et qui est proprement le signifiant du manque. C'est tout le trajet de Nadia, jusqu'au miroir y compris, que nous avons vu. Robert, nous apporte la contre-épreuve, lorsque le manque n'advient pas faute de signifiant. Alors c'est le Réel qui reste sur le devant de la scène, sous la forme d'un trou. Trou réel s'il en est que celui que Robert désigne, à la fin d'une séance, six semaines après le début de son analyse celui de la lunette des WC vers lequel, terrorisé, il tend son doigt en criant «loup !».

Ce «loup», il va le crier bien des fois pendant près de trois mois, à chaque fois qu'il va se trouver devant les impasses de sa structure. Le signifiant n'a pas pris le relais du Réel et n'a pas fait trou dans ce Réel, il n'a pas fait son sillon. Et pourtant, devant ce trou Réel, c'est bien un signifiant que Robert crie «loup» ; il crie «loup» faute d'un autre signifiant qui pourrait le représenter, lui, Robert. Il crie «loup» comme un Réel qui fait trou dans le signifiant. Puisque le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant - comme Nadia a pu insérer son sujet entre son «marna» et mon appel «Nadia» - Robert finit par l'incarner, ce «loup», un soir, dans une scène démoniaque de destruction. Il l'incarne, en direct, sans qu'un autre signifiant puisse lui répondre.

Il n'abandonnera son «loup» qu'après la construction en analyse que je suis amenée à lui faire, en m'appuyant évidemment sur les éléments qu'il apporte lui-même au cours des séances. Cette construction ne pouvait viser qu'à apporter à Robert le signifiant manquant, équivalent du «marna» de Nadia qui désigne l'Autre, en me référant à la vie intra-utérine - non pas comme à quelque premier stade de la vie, mais comme relation de corps et d'amour avec l'Autre du signifiant, puisque je lui parle et lui mets en signifiant cette relation. Ce jour-là, Robert l'entend puisqu'il scande ma construction de ses propres signifiants «Maman, Robert, eau».

Trois séances plus tard, il joue la fin de son «loup» dans l'ébauche d'un fantasme où, devant le robinet d'un poste d'eau, il montre son désespoir que ce robinet ne donne pas du lait. Alors il m'enferme dans la pièce où est le robinet, en criant «loup» une dernière fois, et s'en retourne dans la pièce de séance où je le retrouve dans le petit lit, pleurant silencieusement. Il a pu me dire ainsi que dans le transfert j'étais bien à la place de son Autre maternel qui ne lui avait pas donné les moyens signifiants d'advenir comme sujet, pas plus que l'objet qui aurait fait de lui un garçon. Signifiant et objet s'intriquent là au point où le lait maternel véhicule le

signifiant du désir de la mère, le signifiant du Nom-du-Père. Robert n'a pas connu ça avec sa mère, et il le montre quand il en reste à cet objet trop réel, un pénis-qui-donne-du-lait, mais il n'en acquiert pas moins son nom. Il commence à se nommer et s'incarne dans son nom quelque temps après.

Ceci se passe au cours d'une séance que j'ai appelée son «bap-tême», pendant laquelle il fait couler le lait du biberon sur la surface de son corps jusqu'à le faire s'égoutter par son pénis.

Après quoi, il se frappe la poitrine avec sa main en disant Robert !». Le lait ne lui a donné un corps que par la surface - ce qui confirme les avancées topologiques de Lacan.

Ce n'est que quelque temps après que Robert sera confronté au miroir, mais contrairement à Nadia, ce n'est pas lui qui l'a réclamé comme une nécessité dialectique. Pour Robert, ce n'est qu'une rencontre qu'il fait au hasard de l'inventaire du sac d'une infirmière, sous la forme d'une petite glace. Il est d'abord intrigué, il ne sait pas ce que c'est ; lorsque je lui dis que c'est son image, il répète son nom mais il n'est pas sans repérer aussitôt la structure trouée du miroir.

Ce qui manque au miroir, en effet, Robert tente de le colmater en essayant de faire un trait sur la surface de ce miroir, avec son crayon, crayon qui était devenu le représentant de son pénis. Il est désespéré de ne pas y arriver et il jette le miroir. Nadia, devant le miroir, avait effectué la perte de son marin et y avait trouvé le fondement de son sujet dans l'objet perdu de la castration. Robert sait bien qu'il y a quelque chose de perdu dans le miroir, mais il n'a pas les moyens d'intégrer cette perte - puisqu'elle est dans le Réel sur le mode de la mutilation - et d'atteindre à la castration symbolique. Il ne lui reste que le refus. Malheureusement, un tel refus le renvoie ponctuellement à cette mutilation initiale de son pénis, c'est-à-dire au «pousse-à-la-femme», à se faire fille en allant ce jour-là mettre des chaussures de femme et en suçant un porte-manteau comme un biberon dérisoire.

Il n'en garde pas moins, grâce à l'analyse, la fonction de son crayon-pénis qui l'introduit à l'écriture, comme une suppléance à sa faille symbolique. Suppléances en effet, c'est ce que le psychotique peut trouver en analyse suppléances à sa faille symbolique, suppléances à la forclusion du Nom-du-Père. C'est bien ce qui fonde l'indication de la cure analytique pour le psychotique. Elle se pose aujourd'hui, après l'apport de Lacan qui a permis de dépasser les réticences de Freud.

Que l'écriture soit une de ces suppléances majeures, Schreber nous l'a prouvé amplement et l'expérience montre que les paranoïaques écrivent beaucoup. Même Robert, avec ses moyens limités, étant donnés son âge et son passé, a montré ce goût pour l'écriture comme un fait structural majeur où se conjoignent le signifiant et le Réel du trait. C'est une voie qui n'efface pas mais qui permet au psychotique de vivre avec sa difficulté du rapport à l'objet et à l'Autre du signifiant, au-delà de la solution transactiviste de se faire l'Autre maternel dans un «pousse-à-la-femme» transsexualiste - qui peut en imposer faussement pour de l'homosexualité. «Qu'il serait beau d'être une femme...» dit Schreber, et Robert, aussi bien, se faisait fille en face de moi.

La conclusion peut se déduire de tout ce qui précède quant à la relation à l'objet du paranoïaque et à la nature de cet objet : premièrement, ce n'est pas un objet symbolique, c'est un objet réel, c'est le biberon de Robert lors de l'antrotomie ; deuxièmement, le phallus signifiant n'est donc pas en cause, c'est le pénis du père que le paranoïaque a incorporé en le prenant réellement à l'Autre maternel. C'est un objet en trop dont il a à se débarrasser, par mutilation comme Robert, en devenant femme comme Schreber, non sans qu'il ajoute l'idée d'accouplement qui concerne les organes de Dieu que Dieu n'a pas réellement. Son délire serait bien sa guérison: un objet qui enfin ne serait pas-du-Réel.

NOTES

(1) R. et R. Lefont, Naissance de l'Autre, Seuil, Paris, 1980.

(2) R. et R. Lefont, Les structures de la psychose, L'enfant au loup et le Président, Seuil, Paris, 1988.